

Discours de Victor Hugo devant l'Assemblée Nationale, le 11 novembre 1848. (extraits)

Personne plus que moi, messieurs, n'est pénétré de la nécessité, de l'urgente nécessité d'alléger le budget. J'ai déjà voté, et je continuerai de voter la plupart des réductions proposées, à l'exception de celles qui me paraîtraient tarir¹ les sources mêmes de la vie publique et de celles qui, à côté d'une amélioration financière douteuse, me présenteraient une faute politique certaine. C'est dans cette dernière catégorie que je range les réductions proposées par le comité des finances sur ce que j'appellerai le budget spécial des lettres, des sciences et des arts.

Eh ! quel est, en effet, j'en appelle à vos consciences, j'en appelle à vos sentiments à tous, quel est le grand péril² de la situation actuelle ? L'ignorance ; l'ignorance plus encore que la misère, l'ignorance qui nous déborde, qui nous assiège, qui nous investit de toutes parts. C'est à la faveur³ de l'ignorance que certaines doctrines⁴ fatales passent dans le cerveau confus des multitudes⁵.

Mais si je veux ardemment, passionnément le pain de l'ouvrier, le pain du travailleur, qui est mon frère, à côté du pain de la vie, je veux le pain de la pensée, qui est aussi le pain de la vie ; je veux multiplier le pain de l'esprit comme le pain du corps.

Il me semble, messieurs, que ce sont là les questions qui ressortent naturellement de ce budget de l'instruction publique que nous discutons en ce moment.

Eh bien, la grande erreur de notre temps a été de pencher, je dis plus : de courber l'esprit des hommes vers la recherche du bien-être matériel, et de les détourner par conséquent du bien-être religieux et du bien-être intellectuel. La faute est d'autant plus grande que le bien-être matériel, quoi qu'on fasse, quand même⁶ tous les progrès qu'on rêve et que je rêve aussi, moi, seraient réalisés, le bien-être matériel ne peut et ne pourra jamais être que le partage⁷ de quelques-uns, tandis que le bien-être religieux, c'est-à-dire la croyance, le bien être intellectuel, c'est-à-dire l'éducation, peuvent être donnés à tous.

Il importe, messieurs, de remédier au mal, il faut redresser, pour ainsi dire, l'esprit de l'homme ; il faut, et c'est à la grande mission spéciale du ministère de l'instruction publique, il faut relever l'esprit de l'homme, le tourner vers Dieu, vers la conscience, vers le beau, vers le juste et le vrai, vers le désintéressé et le grand. C'est là ; et seulement là, que vous trouverez la paix de l'homme avec lui-même, et par conséquent la paix de l'homme avec la société. (« Très bien ! »).

Pour arriver à ce but, messieurs, que faudrait-il faire ? Il faudrait multiplier les écoles, les chaires, les bibliothèques, les musées, les théâtres, les librairies ; il faudrait multiplier les maisons d'études, pour les enfants, les maisons de lecture pour les hommes ; tous les établissements, tous les asiles où l'on médite, où l'on s'instruit, où l'on se recueille, où l'on apprend quelque chose, où l'on devient meilleur, en un mot ; il faudrait faire pénétrer de toutes parts⁸ la lumière dans l'esprit du peuple, car c'est par les ténèbres qu'on le perd.

¹ Tarir les sources : épuiser les sources.

² Le péril : le danger.

³ A la faveur de : à cause de

⁴ doctrine : idée, opinion.

⁵ Les multitudes : les foules.

⁶ Quand même (ici) = même si (les progrès étaient réalisés)

⁷ être le partage de quelques uns = n'être que pour quelques uns (par pour tous)

⁸ de toutes parts : de partout

Discours de Victor Hugo devant l'Assemblée Nationale, le 11 novembre 1848. (extraits)

Personne plus que moi, messieurs, n'est pénétré de la nécessité, de l'urgente nécessité d'alléger le budget. J'ai déjà voté, et je continuerai de voter la plupart des réductions proposées, à l'exception de celles qui me paraîtraient tarir¹ les sources mêmes de la vie publique et de celles qui, à côté d'une amélioration financière douteuse, me présenteraient une faute politique certaine. C'est dans cette dernière catégorie que je range les réductions proposées par le comité des finances sur ce que j'appellerai le budget spécial des lettres, des sciences et des arts.

Eh ! quel est, en effet, j'en appelle à vos consciences, j'en appelle à vos sentiments à tous, quel est le grand péril² de la situation actuelle ? L'ignorance ; l'ignorance plus encore que la misère, l'ignorance qui nous déborde, qui nous assiège, qui nous investit de toutes parts. C'est à la faveur³ de l'ignorance que certaines doctrines⁴ fatales passent dans le cerveau confus des multitudes⁵.

Mais si je veux ardemment, passionnément le pain de l'ouvrier, le pain du travailleur, qui est mon frère, à côté du pain de la vie, je veux le pain de la pensée, qui est aussi le pain de la vie ; je veux multiplier le pain de l'esprit comme le pain du corps.

Il me semble, messieurs, que ce sont là les questions qui ressortent naturellement de ce budget de l'instruction publique que nous discutons en ce moment.

Eh bien, la grande erreur de notre temps a été de pencher, je dis plus : de courber l'esprit des hommes vers la recherche du bien-être matériel, et de les détourner par conséquent du bien-être religieux et du bien-être intellectuel. La faute est d'autant plus grande que le bien-être matériel, quoi qu'on fasse, quand même⁶ tous les progrès qu'on rêve et que je rêve aussi, moi, seraient réalisés, le bien-être matériel ne peut et ne pourra jamais être que le partage⁷ de quelques-uns, tandis que le bien-être religieux, c'est-à-dire la croyance, le bien être intellectuel, c'est-à-dire l'éducation, peuvent être donnés à tous.

Il importe, messieurs, de remédier au mal, il faut redresser, pour ainsi dire, l'esprit de l'homme ; il faut, et c'est à la grande mission spéciale du ministère de l'instruction publique, il faut relever l'esprit de l'homme, le tourner vers Dieu, vers la conscience, vers le beau, vers le juste et le vrai, vers le désintéressé et le grand. C'est là ; et seulement là, que vous trouverez la paix de l'homme avec lui-même, et par conséquent la paix de l'homme avec la société. (« Très bien ! »).

Pour arriver à ce but, messieurs, que faudrait-il faire ? Il faudrait multiplier les écoles, les chaires, les bibliothèques, les musées, les théâtres, les librairies ; il faudrait multiplier les maisons d'études, pour les enfants, les maisons de lecture pour les hommes ; tous les établissements, tous les asiles où l'on médite, où l'on s'instruit, où l'on se recueille, où l'on apprend quelque chose, où l'on devient meilleur, en un mot ; il faudrait faire pénétrer de toutes parts⁸ la lumière dans l'esprit du peuple, car c'est par les ténèbres qu'on le perd.

¹ Tarir les sources : épuiser les sources.

² Le péril : le danger.

³ A la faveur de : à cause de

⁴ doctrine : idée, opinion.

⁵ Les multitudes : les foules.

⁶ Quand même (ici) = même si (les progrès étaient réalisés)

⁷ être le partage de quelques uns = n'être que pour quelques uns (par pour tous)

⁸ de toutes parts : de partout